



## « CE QU’ON DIT EN SOMME AVOIR AME VEGETATIVE » : LA FLORE BRÉSILIENNE SELON JEAN DE LÉRY

Phillip John USHER (Université de New York)

Le Brésil tire son nom d’un arbre, comme nous l’explique l’auteur de *l’Histoire d’un voyage fait en la terre du Brésil* : « [du bois de Brésil] ceste terre a prins son nom<sup>1</sup> ». Malgré le récit de Léry et les autres textes du XVI<sup>e</sup> siècle qui font la même affirmation, ce petit détail sera vite oublié et au XVIII<sup>e</sup> siècle encore il faudra le mettre en avant : « On fait grand usage en Europe d’un bois que l’on appelle *bois du Bresil*, et la plupart [des gens] s’imaginent qu’il est ainsi appellé (*sic*) du nom du Pays d’où on l’apporte (*sic*). C’est une erreur. [C’est] la Province qui a tiré son nom de ce bois<sup>2</sup> ». Lorsque le navigateur Pedro Álvares Cabral y accosta en 1500, pensant qu’il s’agissait d’une île, il donna au lieu le nom de « Ihla de Vera Cruz » (L’Île de la Vraie Croix) ; plus tard, une fois que l’appartenance de cette nouvelle terre à un continent aura été reconnue, le Brésil deviendra la « Terre de Santa Cruz » (La Terre de la Sainte Croix) et puis, avec le temps, le Brésil. À ce bois-brésil ou *pernambouc*, une plante tinctoriale fort appréciée à l’époque prémoderne, Léry consacre les premières huit pages (dans l’édition moderne) du chapitre XIII, « Des arbres, herbes, racines, et fruicts exquis que produit la terre du Bresil » de son *Histoire*, pages à comparer avec le chapitre 59 des *Singularites de la France antarctique* de Thevet. Cela n’a rien d’étonnant vu l’importance commerciale du bois de Brésil, mais c’est loin d’être le seul végétal qui retient l’attention du voyageur<sup>3</sup>. *L’Histoire* cartographie un nouvel espace et de nouvelles populations, mais aussi de nouvelles plantes. À l’instar de nombreux voyageurs antérieurs, Léry s’attarde souvent sur la différence ou la similarité de telle ou telle plante par rapport à la flore européenne familière<sup>4</sup>. À la fin du chapitre, Léry résume ainsi : « selon que j’ay soigneusement observé en allant et venant par les bois et par les champs de ce pays-là, excepté de ces trois herbes : assavoir du pourprier, du basilic, et de la feugiere, qui viennent en quelques endroits, je n’y ay veu arbres, herbes, ny fruicts qui ne differassent des nostres<sup>5</sup> ». Mais au-delà de cette nouveauté, que dit Léry de la flore brésilienne ?

On a pu dire que « la nature brésilienne de Léry s’apparente à un paradis terrestre » et conclure ainsi que Léry, s’intéressant à une « flore luxuriante », dépeint un « printemps éternel »

---

<sup>1</sup> Jean de Léry, *Histoire d’un voyage fait en la terre du Brésil*, texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 306.

<sup>2</sup> M. Bruzen de la Martinière, *Le Grand dictionnaire géographique et critique*, La Haye, P. Gosse & P. de Hondt, 1730, tome 2, p. 548.

<sup>3</sup> Vu leur complexité, il ne nous sera possible d’étudier les pages sur le bois du Brésil ici. Une étude postérieure leur sera consacrée.

<sup>4</sup> À ce sujet, voir *inter alia* Antonello Gerbi, *Nature in the New World: From Christopher Columbus to Gonzalo Fernández de Oviedo*, trad. Jeremy Moyle, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1986, p. 5-8. Pour Gerbi, c’est Marco Polo qui serait à l’origine de cette façon d’appréhender le monde naturel : à la différence notamment du *Physiologos* et peut-être dans le sillage d’Hérodote, c’est Marco Polo qui « introduisit la distinction – simultanément simplificatrice, pratique et fort utile – entre les animaux [et les plantes] qui sont *comme* les nôtres et ceux qui sont *autres* » (p. 5), procédé dont Gerbi reconnaît « l’eurocentrisme ». (C’est moi qui traduis.)

<sup>5</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 334.



où prédominent « la douceur du climat et l’abondance<sup>6</sup> » ; mais Danièle Duport, pour sa part, a affirmé que, dans la mesure où les récits de voyage de la Renaissance évoquent des réalités botaniques, ceux-ci tendent à restituer « les nuances de l’infinité variété » et à transcrire « la diversité des choses vues », ce qui n’est pas tout à fait la même chose. « Rien, en apparence », résume Duport, « qui rappelle les nomenclatures et les notices des traités agricoles ou des livres de botanique, puisque l’inventaire de la flore s’inscrit dans une durée narrative personnelle en même temps qu’il obéit, par la nécessaire compilation, à la tradition de la singularité véhiculée par les récits de voyage<sup>7</sup> ». Ce qui domine donc, c’est l’échantillon, la nouveauté, l’énumération, l’inventaire, l’étrangeté, le singulier. La « description s’ingénie plus à recenser les manifestations de l’inconnu qu’à transmettre un tableau général de la flore<sup>8</sup> ». Toujours selon Duport, on appréciera Léry dès lors qu’on accepte que ses « connaissances [sont] plus limitées que celles d’un botaniste<sup>9</sup> ». Duport étudie notamment comment le recours à la comparaison dans *l’Histoire d’un voyage* « confine [...] parfois au bizarre<sup>10</sup> », notamment quand Léry, pour décrire une réalité botanique particulièrement différente, multiplie les comparaisons, divisant ainsi son objet en parties distinctes. Ce qui compte, c’est le singulier végétal<sup>11</sup>.

Dans les quelques pages qui suivent, nous voudrions relire à nouveaux frais le chapitre XIII de *l’Histoire d’un voyage*. Une telle relecture nous semble d’autant plus utile vu l’appréciation grandissante à la fois de l’importance de la botanique renaissante<sup>12</sup> et des *plant studies* en général<sup>13</sup>.

#### « JE CONFESSE NE L’AVOIR PAS BIEN OBSERVÉ »

Léry, le premier, concède qu’il n’est pas botaniste, avouant à de nombreuses reprises et en toute modestie l’insuffisance de ses connaissances. Au sujet de la *Manobi* ou arachide, Léry écrit par exemple ceci :

<sup>6</sup> Mathilde Mouglin, « La réduction de l’Amérindien dans l’espace hégémonique du récit de voyage chez Léry (1578) et Lescarbot (1609) », *Cahiers d’études romanes*, 43, 2021, § 4-5. On ne saurait nier que, chez Léry comme chez d’autres auteurs de récits de voyage de la même époque, la « réalité amérindienne est appréhendée à travers le prisme des représentations européennes » (§ 13). C’est la thèse, bien entendu, de Tzvetan Todorov dans sa *Conquête de l’Amérique. La Question de l’Autre*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>7</sup> Danièle Duport, « La variété botanique dans les récits de voyage au XVI<sup>e</sup> siècle : une glorification du créateur », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, mars-avril 2001, 101<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, p. 195-212, ici p. 195.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 210. « La flore américaine se présente en ses parties comme un tel assemblage de formes connues et inconnues, qu’au terme de la description, l’opération de reconstruction proposée au lecteur ne peut que se solder par une déroute référentielle. Un peu comme les visages d’Arcimboldo où le monstrueux jaillit de la superposition de fruits, de légumes, d’objets les plus courants. Ainsi en va-t-il chez Jean de Léry du bananier.

<sup>12</sup> Pour le contexte français, voir Florike Egmond, *The World of Carolus Clusius: Natural History in the Making, 1550-1610*, Londres, Pickering & Chatto 2010 ; Joëlle Magnin-Gonze, *Histoire de la botanique*, Paris, Delachaux and Niestlé, 2015 ; et surtout Dominique Brancher, *Quand l’esprit vient aux plantes. Botanique sensible et subversion libertine (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2015. Pour des perspectives plutôt européennes, voire globales, se rapporter notamment à Antonio Barrera-Osorio, *Experiencing Nature: The Spanish American Empire and the Early Scientific Revolution*, Austin, University of Texas Press, 2006 ; Cristina Bellorini, *The World of Plants in Renaissance Tuscany: Medicine and Botany*, Farnham, Surrey, Ashgate Publishing Limited 2016 ; Alix Cooper, *Inventing the Indigenous: Local Knowledge and Natural History in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; Sachiko Kusukawa, *Picturing the Book of Nature: Image, Text, and Argument in Sixteenth-Century Human Anatomy and Medical Botany*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.

<sup>13</sup> Les *plant studies* renouvellent de façon urgente les débats sur la *scala naturae* et les rapports entre humains et non-humains, notamment dans leur critique des études animales. Pour ne pas alourdir le présent article sur Léry, je me permets de renvoyer à Phillip John Usher, « Une poésie du vivant : Pierre de Ronsard et la *plant theory* », dans Todd Reeser and David LaGuardia (éd.), *Théories critiques et littérature de la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 347-359.



[ses] noyaux sont de couleur grisastre, et n’en est pas la croise plus dure que la gousse d’un pois : mais de dire maintenant s’ils ont feuilles et graines, combien que j’aye beaucoup de fois mangé de ce fruit, je confesse ne l’avoir *pas bien observé*, et ne m’en souvient pas<sup>14</sup>.

À la toute fin du chapitre, Léry appuie sur le caractère non-exhaustif de son étude du végétal :

Voila, non pas tout qui se pourroit dire des arbres, herbes et fruits de ceste terre du Bresil, mais ce que j’en ay *remarqué* durant environ un an que j’y ay demeuré<sup>15</sup>.

Léry nous le dit : il a *remarqué* certaines choses mais il n’a pas tout *observé*. Si la botanique renaissante est marquée surtout par le développement d’une nouvelle « science de la description », alors on mesure combien Léry fait figure d’amateur<sup>16</sup>.

Dans une partie du chapitre sur les différentes « sortes de Palmiers » dont « un nommé par les sauvages *Geraù*, un autre *Yri* », Léry décrit de ce dernier d’abord « un fruit rond comme prunelles serrées et arrangées ensemble, ainsi que vous diriez un bien gros raisin », puis ensuite l’existence d’un « tendron blanc entre les feuilles à la cime des jeunes Palmiers » qui seraient comestibles. Il ajoute ceci : « ...disoit le sieur du Pont, qui estoit sujet aux hemorroides, que cela y seroit de remede : dequoy je me rapporte aux medecins<sup>17</sup> ». Bien qu’évoquant la propriété médicinale du « tendron blanc », Léry s’en remet doublement, d’abord à Philippe de Corguilleray, seigneur du Pont, l’homme à la tête de l’expédition de 1556, puis ensuite aux « medecins ».

Au sujet des arbres produisant du bois de couleur, Léry reste assez imprécis : « j’en ay veu d’aussi jaunes que buis : d’autres naturellement violets, dont j’avois apporté quelques reigles en France : de blancs comme papier : d’autres sortes si rouges qu’est le [bois de] Bresil, dequoy les sauvages font aussi des espées de bois et des arcs<sup>18</sup> ». Nous avons affaire à un nuancier, plus qu’à une description proprement botanique. Léry nomme un arbre dans cette partie, le « *Copau* » (le copayer), mais affiche son ignorance : « il se trouve de beaucoup de sortes de bois de couleur en ceste terre d’Amerique dont je ne sçay pas tous les noms des arbres<sup>19</sup> ». Dans cette même partie du chapitre, Léry souligne qu’il ne dit pas tout : « il s’en trouve aucuns [arbres] qui ont les feuilles plus espesses qu’un teston : d’autres les ayans larges de pied et demi, et de plusieurs autres especes, qui seroyent longues à reciter par le menu<sup>20</sup> ».

## LE CADRE ARISTOTÉLICHIEN

Si Léry reconnaît ses propres limites en tant que botaniste, il convient néanmoins de souligner que le chapitre XIII est encadré par un premier paragraphe qui situe le compte-rendu des plantes du Brésil dans une structure plus grande. Relisons :

Ayant discouru ci-dessus [dans les chapitres précédents] tant des animaux à quatre pieds que des oyseaux, poissons, reptiles et choses ayans vie, mouvement et sentiment, qui se voyent en l’Amerique : avant encores parler de la religion, guerre, police et autres manieres de faire

<sup>14</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 331. C’est moi qui souligne.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 333. C’est moi qui souligne.

<sup>16</sup> Voir surtout Brian W. Ogilvie, *The Science of Describing: Natural History in Renaissance Europe*, Chicago, Chicago University Press, 2006.

<sup>17</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 314.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 315.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 316.



qui restent à dire de nos sauvages, je poursuivray à descrire les arbres, herbes, plantes, fruicts, racines, et en somme ce qu’on dit communément avoir ame vegetative, qui se trouvent aussi en ce pays-là<sup>21</sup>.

Au seuil de ces pages consacrées à la faune américaine le lecteur est donc invité à prendre du recul pour se rappeler la chaîne des êtres : ce chapitre sur les plantes, nous explique Léry, est placé *après* des précédents traitant des animaux et *avant* d’autres qui se concentreront sur les êtres humains. La structure du récit de voyage n’est donc pas seulement dictée par les mouvements de Léry – les six premiers chapitres évoquent son voyage et son arrivée au Brésil, les deux derniers traitent de son retour – mais *aussi*, très nettement, par cette classification du vivant. Léry souligne certes la spécificité américaine de son propos : il s’agit des animaux « qui se voyent *en l’Amerique* » ; il fournit une étude descriptive (ethnographique) de « nos sauvages » ; et il dépeindra les plantes « qui se trouvent [...] *en ce pays-là* ». Mais il faut voir, au-delà de ces précisions géographiques, la hiérarchie qui classe le monde « naturel » selon plusieurs niveaux. On y reconnaît l’idée de la *scala naturae*, cette conception de l’univers qui remonte aux auteurs classiques, surtout Démocrite, Platon et Aristote. Le premier paragraphe de Léry précise encore, pour resserrer la référence à Aristote, que les animaux ont « vie, mouvement et sentiment », alors que les plantes ont « ame vegetative ».

Un lecteur renaissant de Léry aurait très probablement en tête le *De Anima (De l’âme)* d’Aristote où celui-ci discute des différents types d’âme que possèdent les êtres vivants. Aristote y définit ainsi la vie : « par vie, nous voulons dire la propriété de par soi-même se nourrir, croître et dépérir<sup>22</sup> » ; « il y a vie là où se trouve ne serait-ce qu’une seule quelconque des manifestations telles que l’intelligence, la sensation, le mouvement local et le repos, ou encore le mouvement nutritif, dépérissement et croissance<sup>23</sup> ». Ce qui permet de distinguer les êtres vivants (les plantes, les animaux, les humains), c’est donc leur type d’âme qui est lié à la question des facultés. Les plantes ne posséderaient qu’une seule faculté, commune à tous les vivants, à savoir la faculté nutritive : « aucune autre faculté de l’âme ne leur est dévolue<sup>24</sup> » ; « nous appelons nutritive cette sorte de parcelle de l’âme que même les végétaux ont en partage, alors que, manifestement, les animaux possèdent tous la sensation tactile<sup>25</sup> ». Quand Léry écrit donc que les animaux ont « [1] vie, [2] mouvement et [3] sentiment », il fait comprendre – en termes aristotéliens – que ceux-ci, en plus de la faculté nutritive, laquelle est constitutive de la vie [1] en tant que telle, posséderaient la faculté motrice [2] et la faculté sensitive [3], à savoir la capacité de sentir et de percevoir. Chez Aristote, puisque la faculté nutritive est commune aux différents types de vivants, il y a bien continuité.

La présence de ces quelques lignes au début du chapitre suggère que, pour Léry, quelle que soit la nouveauté ou la différence de la flore américaine, le végétal serait pour ainsi dire universel. Léry semble nous prévenir : la description qui suit ne remettra pas en question le caractère profond du végétal ; les différences seraient d’un autre ordre.

## UN KALÉIDOSCOPE SENSORIEL

Omniprésent dans son récit de voyage écrit à la première personne, Léry l’est intensément tout au long du chapitre XIII. Loin d’offrir une description scientifique et objective de la flore américaine, ces pages donnent à voir un Léry qui regarde, mais aussi un Léry qui touche, qui goûte et qui mange. Du début à la fin du chapitre, Léry multiplie les détails qui insistent sur la présence corporelle du narrateur. Au sujet des fruits de l’*Acajou* (ou cajou), Léry

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>22</sup> Aristote, *De l’âme*, texte traduit et présenté par Richard Bodéüs, Paris, Garnier-Flammarion, 2018, II, 1, 412a, p. 152.

<sup>23</sup> *Ibid.*, II, 1, 413a, p. 159.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*, II, 1, 413b, p. 160.



précise : « nous n’en pouvions gueres avoir autrement, sinon que les Guenons montans dessus pour en *manger*, nous les faisoient tomber en grande quantité<sup>26</sup> ». La tige du bananier serait si « tendre qu’avec une espée bien trenchante vous en abbatrez et mettez un par terre d’un seul coup<sup>27</sup> ». Du tabac, il souligne comment celui-ci coupe l’appétit : « ayant moy-mesme expérimenté ceste fumée de *Petun*, j’ay senti qu’elle rassasie et garde bien d’avoir faim<sup>28</sup> ». Si la hiérarchie des sens est une préoccupation de la philosophie renaissante, ici tous les sens (à l’exception de l’ouïe) sont valorisés : le goût, l’odorat, le toucher sont tous importants<sup>29</sup>. Sans prétendre à l’exhaustivité, essayons néanmoins d’appréhender ce Léry-là.

Comme nous l’avons déjà dit ci-dessus, par moments le chapitre XIII ressemble à un véritable nuancier : le noyau du fruit de l’*Airy* (ou *Astrocaryum ayri Mart.*) serait « blanc comme neige<sup>30</sup> » ; il y aurait des bois « jaunes comme buis », d’autres « blancs comme papier », d’autres encore « si rouges qu’est le [bois de] Brésil<sup>31</sup> » ; le fruit de l’*Acajou* (ou cajou) serait « plus jaune qu’un coing<sup>32</sup> » ; au sujet de la patate douce ou *Hetich*, Léry note qu’en les « cuisant, les unes deviennent violettes, comme certaines pastenades<sup>33</sup> en ce pays, les autres jaunes comme coins, et les troisiemes blancheastres<sup>34</sup> » ; au sujet des feuilles de cette même patate douce, Léry précise qu’« [elles] traissent sur terre, comme *Hedera terrestris*, [et qu’] elles sont semblables à celles du concombres, ou des plus larges espinars qui se puissent voir par deçà : non pas toutesfois qu’elles soyent si vertes, car quant à la couleur, [cette plante] tire plus à celle de *Vitis alba*<sup>35</sup> » ; le *Manobi* ou arachide serait « de couleur grisatre<sup>36</sup> » ; au sujet des petites fèves, des « pois blancs et gris, [qu’on nomme] *Commanda-miri* », elles seraient « fort douces à manger<sup>37</sup> ».

Léry est aussi précis quand il s’agit de décrire les parfums. Il y est si sensible que, en raison d’une « infinité [d’] herbes et [de] fleurs odoriferantes » la terre brésilienne lui semble « de tres bonne et souefve senteur<sup>38</sup> » :

je diray qu’il y a un arbre en ce pays-là, lequel avec la beauté *sent si merveilleusement bon*, que quand les menuisiers le chapotoyent ou rabotoyent, si nous en prenions des coupeaux ou des buschilles en la main, nous avons la vraye senteur d’une franche rose<sup>39</sup>.

De même, « quand ces *Ananas* sont venus à maturité [...] ils ont une telle odeur de framboise, que [...] en allant par les bois et autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin<sup>40</sup> ».

Léry ne s’interdit pas de goûter les différentes plantes : l’*Hivouré* (une espèce de gaïac) serait « assez plaisant à manger<sup>41</sup> » ; le fruit du *Sabaucaie* (ou noix du Brésil) aurait « presque [le] mesme goust » que l’amande<sup>42</sup> ; le fruit de l’*Acajou* (ou cajou) serait « bon à manger » et son jus, bien qu’un peu « aigret », « neantmoins agreable à la bouche » : « quand on

<sup>26</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 319. C’est moi qui souligne.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 328. C’est moi qui souligne.

<sup>29</sup> Voir Puccini. Voir Géraldine Puccini (éd.), *Le Débat des cinq sens de l’antiquité à nos jours*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013.

<sup>30</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 315.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>33</sup> La *pastenade* : ancien nom du panais.

<sup>34</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 331.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 316. C’est moi qui souligne.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 318.



a chaut ceste liqueur rafraischit si plaisamment qu’il n’est possible de plus<sup>43</sup> » ; du *Paco* (ou banane) Léry fait un véritable éloge : « vous diriez [...] en le mangeant que c’est une figue » puisqu’il a « le goust plus doux et savoureux que les meilleures figues de Marseille qui se puissent trouver<sup>44</sup> » ; l’*Ananas*, lui, est tenu par Léry pour « le plus excellent fruit de l’Amerique » : « quant au goust fondans en la bouche, et estans naturellement si doux, qu’il n’y a confitures de ce pays qui les surpassent<sup>45</sup> » ; le jus d’ananas serait, lui, aussi bon que le vin : « moy-mesme [...] en ayant pressé tel dont j’ay fait sortir pres d’un verre de suc, ceste liqueur ne me sembloit pas moindre que malvaisie<sup>46</sup> » ; quant à la patate douce, « je puis asseurer, que quand elles sont cuites aux cendres, principalement celles qui jaunissent, elles ne sont pas moins bonnes à manger que les meilleures poires que nous ayons<sup>47</sup> » ; le *Manobi* ou arachide aurait le « mesme goust » que la noisette<sup>48</sup>. Si une telle énumération nous semble utile, c’est parce qu’elle permet d’appuyer sur le fait que dans le chapitre XIII les plantes que mange Léry sont décrites d’abord et surtout par leur goût. D’autres chapitres évoqueront le « sens » du manger, mais ce n’est pas le cas ici<sup>49</sup>.

« COMME JE DIRAY EN SON LIEU »

L’*Histoire d’un voyage* de Léry est organisée selon une logique rationnelle : les premiers chapitres décrivent le départ de France, la traversée de l’Atlantique et l’arrivée dans la baie de Guanabara ; les derniers relatent le voyage de retour ; et ceux du milieu dépeignent la France antarctique. En d’autres termes, Léry « enchâsse<sup>50</sup> » les chapitres descriptifs entre deux versants proprement viatiques. La clarté de cette macrostructure est prolongée par une sorte de désir d’épuration : selon Frank Lestringant, là où les *Singularitez* de Thevet constituent « un pêle-mêle de merveilles, où les richesses naturelles sont mêlées aux traits culturels, où les Amazones légendaires cohabitent avec les très réels Indiens anthropophages », le catalogue des choses vues chez Léry « est ordonné [...] de manière systématique<sup>51</sup> ». Une conséquence de ceci est que Léry, justement pour renforcer les frontières entre les sujets traités, multiplie à l’intérieur de l’*Histoire d’un voyage* les renvois. On en voit plusieurs exemples dans le chapitre XIII, qu’il convient d’étudier ici.

Lorsque Léry décrit, dans le chapitre XIII, l’arbre nommé *Sabaucaille*, il dit qu’il produit des fruits (les noix du Brésil) dont la coquille est « fort propre à faire vases » : quand ces « noix d’Indes [...] sont tournées et appropriées de telle façon qu’on veut, on fait coustumierement enchasser en argent par-deçà<sup>52</sup> ». Léry évoque à cette occasion le cas de son compagnon de voyage : « Aussi nous estans par delà, un nommé Pierre Bourdon, excellent tourneur, ayant fait plusieurs beaux vases et autres vaisseaux, tant de ces fruits de *Sabaucaille* que d’autres bois de couleur, il fit present d’une partie d’iceux à Villegagnon, lequel les prisoit grandement : toutefois le pauvre homme en fut si mal recompensé par luy que (comme je diray en son lieu) ce fut l’un

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> De nombreuses études ont mis en lumière l’importance du *manger* dans l’*Histoire*. Voir notamment Kim Beauchesne, « “Yguatou” : La política del comer en Jean de Léry », *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, n° 60, 2004, p. 99-119 ; Frank Lestringant, « Rabelais, le vin et le voyage, du *Quart Livre* au Brésil de Thevet et Léry », dans Michel Bideaux (éd.), *Rabelais Dionysos. Vin, carnaval, ivresse. Actes du Colloque de Montpellier, 26-28 mai 1994*, Marseille, Éditions Jeanne Lafitte, 1997, p. 51-61 et Janet Whatley, « Food and the Limits of Civility : The Testimony of Jean de Lery », *The Sixteenth Century Journal*, vol. 15, n° 4, hiver 1984, p. 387-400.

<sup>50</sup> Philippe Billé, *La Faune brésilienne dans les écrits documentaires du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 159.

<sup>51</sup> Frank Lestringant, « Préface : Léry ou le rire de l’Indien », dans Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 31.

<sup>52</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 318.



de ceux qu’il fit noyer et suffoquer en mer à cause de l’Evangile<sup>53</sup> ». Léry nous annonce, sans nous fournir les détails, que Bourdon était donc l’un des trois martyrs huguenots précipités, les fers aux pieds, au fond de la baie de Rio en 1558. Pour en savoir plus, le lecteur est invité à se rapporter à d’autres moments de l’*Histoire d’un voyage*. Le lecteur aura déjà lu le nom de Bourdon à la toute fin du premier chapitre, où Léry énumère ses compagnons de voyage<sup>54</sup>. Léry fournit un supplément d’information dans le chapitre XXI, « De nostre departement de la terre du Bresil, dite Amerique » : « Pierre Bourdon, Jean du Bordel, Mathieu Verneuil, André la Fon, et Jacques le Balleur, avec pleurs prenans congé de nous [...] s’en retournerent en la terre du Bresil : en laquelle (comme je diray à la fin de ceste histoire) estans abordez à grande difficulté, retournez qu’ils furent vers Villegagnon, il fit mourir les trois premiers pour la confession de l’Evangile<sup>55</sup> ». Encore une fois, Léry fait attendre son lecteur. C’est à la toute fin du tout dernier chapitre, « De l’extreme famine, tourmentes et autres dangers d’où Dieu nous preserva en repassant en France », que Léry livre enfin l’ultime version : « Ne reste plus pour mettre fin à la presente histoire, sinon sçavoir que devindrent les cinq de nostre compagnie : lesquels, comme il a esté dit ci-dessus [...] s’en retournerent en la terre de Bresil<sup>56</sup> ».

On voit quelque chose de similaire au sujet du *Choyne* ou calebassier (*Crescentia cujete* L.), cette plante « de moyennes grandeur » et qui « a les feuilles presque de la façon, et ainsi vertes que celles du laurier » et qui sert à « nos *Toüoupinambouls* » à fabriquer « l’instrument nommé *Maraca* » mais aussi à fabriquer les « tasses où ils boivent » et d’« autres petits vaisseaux, desquels ils se servent à autre usage<sup>57</sup> ». Léry note qu’il a « jà fait et fer[a] mention » ailleurs, à savoir dans le chapitre VIII (« Du naturel, force, stature, nudité, disposition et ornement du corps, tant des hommes que des femmes sauvages Bresiliens ») et dans le chapitre XVI (« Ce qu’on peut appeler religion entre les sauvages Ameriquains »). La mention du chapitre VIII fournit un supplément de détails :

y ayant en ce pays-la une sorte d’arbres qui porte son fruit aussi gros qu’un œuf d’Austruche, et de mesme figure, les sauvages l’ayant percé par le milieu (ainsi que vous voyez en France les enfans percer de grosses noix pour faire des molinets) puis creusé et mis dans iceluy de petites pierres rondes, ou bien des grains de leur gros mil, duquel il sera parlé ailleurs, passant puis apres un baston d’environ un pied et demi de long à travers, ils en font un instrument qu’ils nomment *Maraca* : lequel bruyant plus fort qu’une vessie de pourceau pleine de pois, nos Bresiliens ont ordinairement en la main<sup>58</sup>.

Et c’est surtout dans le chapitre XVI que Léry insiste sur le statut du calebassier comme objet de culte et ce à deux reprises. D’abord, à l’intérieur d’une longue description de « certains faux Prophetes qu’ils nomment *Caraibes*<sup>59</sup> », plus précisément au moment où Léry, regardant

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 111 : ayant parlé de ceux qui « ayants mieux la theorique que la pratique [et] n’ayans pas la volonté de chanter d’air, d’endurer les flots de la mer, la chaleur de la Zone Torride, ny de veoir le Pole Antarctique, ne voulurent point entrer en lice, ni s’enroller et s’embarquer en tel voyage », Léry dénombre ceux qui, comme lui, acceptèrent d’accompagner Philippe de Corguilleray, seigneur du Pont, que Coligny avait sollicité. En plus des deux pasteurs, Pierre Richer et Guillaume Chartier, il y avait donc : « Pierre Bordon [ou Bourdon], Matthieu Verneuil, Jean du Bordel, André la Fon, Nicolas Denis, Jean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carmeau, Ja[c]ques Rousseau, et moy Jean de Lery : qui tant pour la bonne volonté que Dieu m’avoit donnée dès lors de servir à sa floire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie ».

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 511.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 548.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 317-18.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 224. Ici aussi Léry renvoie son lecteur au chapitre XVI, précisant ainsi : « Quand je traiteray de leur religion, je diray l’opinion qu’ils ont tant de ce *Maraca*, que de sa sonnerie, apres que par eux il a esté enrichi de belles plumes, et dedié à l’usage que nous verrons là » (p. 224).

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 396.



par « un petit pertuis » dans une scène qui inaugure, selon Michel de Certeau, un certain « érotisme ethnologique<sup>60</sup> », observe une « grande solennité » :

Tous pres à pres l’un de l’autre, sans se tenir par la main ni sans bouger d’une place, ains estans arrengez en rond, courbez sur le devant, guindans un peu le corps, remuans seulement la jambe et le pied droit, chacun ayant aussi la main dextre sur ses fesses, et le bras et la main gauche pendant, chantoyent et dansoyent de ceste façon. Et au surplus, parce qu’à cause de la multiltude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d’un chacun trois ou quatre de ces *Caraibes*, richement parez de robbes, bonnet et bracelets, faits de belles plumes naturelles, naifves et de diverses couleurs : tenans au reste en chacune de leurs mains un *Maraca*, c’est-à-dire sonnettes faites d’un fruit plus gros que un œuf d’Austruche, dont j’ay parlé ailleurs, à fin, disoyent-ils, que l’esprit parlast puis apres dans icelles pour les dedier à cest usage, ils les faisoient sonner à toute reste. Et ne vous les sçauroids mieux comparer, en l’estat qu’ils estoient lors, qu’aux sonneurs de campanes de ces caphards, lesquels en abusant le pauvre monde de par-deça, portent de lieu en lieu les chasses de saint Antoine, de saint Bernard et autres tels instruments d’idolatrie. Ce qu’outre la susdicte description, je vous ay bien voulu encor représenter par la figure suyante, du danseur et du sonneur de *Maraca*<sup>61</sup>.

Ensuite, et toujours à l’intérieur de sa description des *Caraibes* ou faux prophètes, Léry évoque comment ceux-ci passaient de village en village, avant les « jours solennels », pour faire « accoustrer des plus belles plumasseries qui se puissent trouver, en chacune famille trois ou quatre, ou selon qu’ils s’advisent plus ou moins, de ces hochets ou grosses sonnettes qu’ils nomment *Maracas*<sup>62</sup> » :

[ces sonnettes] ainsi parées fichans le plus grand bout du baston qui est à travers dans terre, et les arrangeans tout le long et au milieu des maisons, ils commandent puis apres qu’on leur baille à boire et à manger. De façon que ces affronteurs [les *Caraibes*] faisans accroire aux autres povres idiots, que ces fruits et especes de courges, ainsi creusez, parez et dediez mangent et boivent la nuict : chasque chef d’hostel adjoustant foy à cela, ne faut point de mettre aupres des siens, non seulement de la farine avec de la chair et du poisson, mais aussi de leur breuvage dit *Caouin*. Voire les laissans ordinairement ainsi plantez en terre quinze jours ou trois semaines, tousjours servis de mesme, ils ont apres cest ensorcelement une opinion si estrange de ces *Maracas*, (lesquels ils ont presque tousjours en la main) que leur attribuant quelque sainteté, ils disent que souventefois, en les sonnans un esprit parle à eux<sup>63</sup>.

À la suite de cette description, Léry introduit un détail important : les *Toïoupinambaoult*s seraient si « embabouynez » par ces pratiques que, lorsque Léry et ses compagnons de voyage prennent et mangent des « bonnes viandes présentées à ces *Maracas* », ils estimeraient que les Européens seraient victimes ensuite de « quelques malheur<sup>64</sup> ». Léry n’est

<sup>60</sup> Michel de Certeau, *L’Écriture de l’Histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 239-40.

<sup>61</sup> Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 401-402. La gravure figure déjà dans l’édition de 1578, à la page 275.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 409.





ni le premier ni le dernier à parler des *maracas*. Thevet déjà en parle dans ses *Singularitez*<sup>65</sup> ; on les retrouvera dans des ouvrages tels que *Les divers pourtraicts et figures faictes sus les meurs des habitans du Nouveau Monde* (1630) d’Antoine Jacquard<sup>66</sup>. Et de nombreuses études ont été consacrées à la signification de ces *maracas*<sup>67</sup>. L’important pour moi est que, dans le chapitre sur la flore du Nouveau Monde, Léry – en renvoyant son lecteur aux chapitres VIII et XVI – opère non seulement une association, mais aussi une sorte de dissociation, comme s’il voulait dire que dans ce chapitre, le *Choyne* n’est qu’une plante.

On peut retenir deux choses. D’une part, le sujet des plantes (du côté de la nature) s’ouvre sur toutes sortes de questions annexes d’ordre culturel ; d’autre part, on voit la volonté de maintenir la frontière entre nature et culture.

\*

La botanique serait une invention du XVI<sup>e</sup> siècle. C’est l’époque des premiers jardins botaniques, celui de Luca Ghini à Pise (1534), puis celui de Pierre Richer de Belleval à Montpellier (1593). C’est le moment des grands herbiers, augmentés d’édition en édition et dont la plupart sont traduits dans différentes langues européennes (Leonhart Fuchs, Rembert Dodoens, John Gerard, etc.). Des auteurs comme Charles de l’Écluse renouvellent de façon saisissante le savoir végétal. Dans ces quelques pages, nous avons voulu comprendre un peu la place qu’occupe Léry dans cette histoire. Léry nous dit ses insuffisances ; il ne prétend pas faire œuvre de botaniste. Et pourtant le chapitre XIII de l’*Histoire* propose à sa façon, sans remettre en question le cadre aristotélicien, une description de la flore américaine.

---

<sup>65</sup> André Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*, Anvers, Christophe Plantin, 1558, p. 67 (en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1041773w/f155.item>). Pour une édition moderne, voir André Thevet, *Le Brésil d’André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique (1557)*, éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 2011.

<sup>66</sup> Antoine Jacquard, *Les divers pourtraicts et figures faictes sus les meurs des habitans du Nouveau Monde*, 1630 (BnF Richelieu OF-5-4a, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8446771h>).

<sup>67</sup> Voir notamment Alfred Métraux, *La Religion des Tupinamba*, Paris, E. Leroux, 1928, p. 72-78.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- ARISTOTE, *De l'âme*, texte traduit et présenté par Richard Bodéüs, Paris, Garnier-Flammarion, 2018.
- JACQUARD Antoine, *Les divers pourtraicts et figures faictes sus les meurs des habitans du Nouveau Monde*, 1630 (BnF Richelieu OF-5-4a, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8446771h>).
- LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* (2<sup>e</sup> éd. : 1580), éd. Frank LESTRINGANT, Paris, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.
- THEVET André, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique (1557)*, édition intégrale établie, présentée et annotée par Frank Lestringant, nouvelle édition, Paris, Éditions Chandeigne, « Série Lusitane », 2011.

### Textes critiques

- BEAUCHESNE Kim, « “Yguatou” : La política del comer en Jean de Léry », *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, n° 60, 2004, p. 99-119.
- BARRERA-OSORIO Antonio, *Experiencing Nature: The Spanish American Empire and the Early Scientific Revolution*, Austin, University of Texas Press, 2006.
- BELLORINI Cristina, *The World of Plants in Renaissance Tuscany: Medicine and Botany*, Farnham, Surrey, Ashgate Publishing Limited 2016.
- BILLÉ Philippe, *La Faune brésilienne dans les écrits documentaires du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2009, chap. I, 12, « Jean de Léry : *Histoire d'un voyage (1578)* », p. 155-182.
- BRANCHER Dominique, *Quand l'esprit vient aux plantes. Botanique sensible et subversion libertine (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2015.
- CERTEAU Michel de, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- COOPER Alix, *Inventing the Indigenous: Local Knowledge and Natural History in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- DUPORT Danièle, « La variété botanique dans les récits de voyage au XVI<sup>e</sup> siècle : une glorification du créateur », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mars-avril 2001, 101<sup>e</sup> année, n° 2, p. 195-212.
- EGMOND Florike, *The World of Carolus Clusius: Natural History in the Making, 1550-1610*, Londres, Pickering & Chatto 2010.
- GERBI Antonello, *Nature in the New World: From Christopher Columbus to Gonzalo Fernández de Oviedo*, trad. Jeremy Moyle, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1986.
- KUSUKAWA Sachiko, *Picturing the Book of Nature: Image, Text, and Argument in Sixteenth-Century Human Anatomy and Medical Botany*, Chicago, University of Chicago Press 2012.
- LESTRINGANT Frank, « Rabelais, le vin et le voyage, du *Quart Livre* au Brésil de Thevet et Léry », dans Michel Bideaux (éd.), *Rabelais Dionysos. Vin, carnaval, ivresse. Actes du Colloque de Montpellier, 26-28 mai 1994*, Marseille, Éditions Jeanne Lafitte, 1997, p. 51-61.
- MAGNIN-GONZE Joëlle, *Histoire de la botanique*, Paris, Delachaux and Niestlé, 2015.



- MAGNONE Sophia, « Bien Manger, Bien Mangé: Edible Reciprocity in Jean de Léry’s *Histoire d’un voyage faict en la terre du Brésil* », *Journal for Early Modern Cultural Studies*, vol. 14, n° 3, été 2014, p. 107-135.
- MÉTRAUX Alfred, *La Religion des Tupinamba*, Paris, E. Leroux, 1928.
- MOUGIN Mathilde, « La réduction de l’Amérindien dans l’espace hégémonique du récit de voyage chez Léry (1578) et Lescarbot (1609) », *Cahiers d’études romanes*, 43, 2021, p. 19-35.
- OGILVIE Brian W., *The Science of Describing: Natural History in Renaissance Europe*, Chicago, Chicago University Press, 2006.
- USHER Phillip John, « Une poésie du vivant : Pierre de Ronsard et la *plant theory* », dans Todd Reeser and David LaGuardia (éd.), *Théories critiques et littérature de la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 347-359.
- USHER Phillip John, « Almost Encountering Ronsard’s Rose », dans *Early Modern Écologies. Beyond English Ecocriticism*, Pauline Goul et Phillip John Usher (éd.), Amsterdam, Amsterdam University Press, 2020, p. 161-180.
- WHATLEY Janet, « Food and the Limits of Civility: The Testimony of Jean de Lery », *The Sixteenth Century Journal*, vol. 15, n° 4 (hiver 1984), p. 387-400.